

***Inauguration de la place  
Maurice DRUON***

17 janvier 2014

Permettez-moi de commencer en remerciant Madeleine Druon de m'avoir proposé de prendre ici la parole au nom des amis de Maurice Druon. Je l'aimais, nous l'aimions. Et je suis heureux de célébrer ce moment qui nous réunit.

Maurice Druon aurait aujourd'hui 95 ans. Lui qui croyait aux signes et aux astres, il était né un 23 avril (1918), jour de la naissance de Shakespeare et jour de la mort de Cervantès. Fort déterminisme. Quand il arriva à Londres et qu'il y rencontra de Gaulle, il le décrivit en ces termes : « Haut, droit, dans son uniforme et les *leggings*, il m'apparut comme un chevalier du Moyen Âge, majestueux et déterminé. » On croirait un autoportrait. Car Maurice Druon fut, de même, un personnage des hauteurs, une figure altière et tutélaire, dont la détermination chevaleresque stimula et scanda la vie culturelle, intellectuelle, journalistique et politique de la France pendant plus de soixante ans.

Même physiquement, il ne passait pas inaperçu, élégant, portant canne et chapeau, solaire et royal. Et dès que sa voix de bronze s'élevait, elle semblait subitement rendre dérisoires ou rabougris tous les plumitifs cauteleux et les raisonneurs étriqués. Un Sacha Guitry ? Non, un Cyrano ; comme lui vif à l'assaut, voire un brin provocateur face aux cuistres, mais assez généreux pour n'écraser personne. En toutes circonstances, resurgissait l'adolescent qu'il fut, amateur de capes et d'épées, ébloui par la grande histoire, tenté par le picaresque, rêvant de causes héroïques. Certes, sa généalogie plurielle,

cosmopolite et anticonformiste, l'y prédisposait. Maurice Druon, par son ascendance, baigne dans la littérature : arrière petit-fils d'Antoine Cros, le troisième et dernier roi d'Araucanie ; petit neveu du poète Charles Cros ; un de ses aïeux fut Odorico Mendes, homme de lettres brésilien. Et l'on sait ce qu'il doit à son oncle Joseph Kessel, sorte de père spirituel, substitut au vrai père, Lazare, benjamin des pensionnaires de la Comédie Française, mort tragiquement avant de l'avoir reconnu.

Mais l'atavisme ne suffit pas. Il y fallut sa propre volonté, une auto-construction acharnée. Maurice Druon manifesta tout de suite des dons exceptionnels qui en firent un lauréat du Concours général quand il n'avait pas seize ans. Plus encore, c'est dans l'action et dans l'audace qu'il rencontra sa première gloire. Il la devança, même, brandissant dès 1939 un article intitulé « *J'ai vingt ans et je pars.* » Ce qu'il fit aussitôt, avec les cadets de Saumur qui allaient s'élancer à cheval sur les blindés de l'ennemi. La charge héroïque. On admire toujours son hymne, le *Chant des partisans*, cette Marseillaise de la Résistance. Mais s'il trouva alors les mots justes, c'est parce qu'il savait à quel genre d'hommes devait parler un tel cantique de bravoure et d'espérance.

En littérature aussi, ce fut un bretteur de génie, un cavalier toujours en mouvement, un acteur plein d'énergie. Tout alla si vite qu'il nous semble n'avoir jamais quitté le devant de la scène. On sortait à peine de la guerre quand son roman *Les Grandes Familles* fut couronné par le prix Goncourt. Puis ses *Rois maudits* furent un triomphe qui en fit l'égal d'un Victor Hugo ou d'un Alexandre Dumas, diffusé à millions dans le monde entier. Aujourd'hui encore, dans l'éblouissement de tels succès, on est comme aveuglé et on ne prend plus assez garde à la diversité de son talent créateur. Bien d'autres titres abondent. Rien n'y manqua : le roman, certes, mais aussi le théâtre, des biographies, des

relectures mythologiques (jusqu'à celle de Zeus lui-même), des sagas, des essais politiques, un conte pour enfants.

Rien ne de qui est littéraire ne lui fut étranger. Il en fut la sourcilleuse vigie, toujours aux aguets, bien avant d'occuper les avant-postes d'une si haute et nécessaire mission, comme Secrétaire perpétuel de l'Académie française. On évoque souvent son passage dans les fonctions de Ministre des Affaires culturelles, en 1973, quand il devint « le Malraux de Pompidou », selon le mot de Paul Morand. On se remémore comment son élan oratoire fessa des besogneux et fustigea des ayant-droit auto-proclamés. Il n'y allait pas de main morte et en fit enrager (et défiler) plus d'un. Il était ainsi : pour Maurice Druon, vivre c'était se risquer. Il ne rechignait pas à la querelle, toujours avec panache.

Mais ceux qui le connaissaient bien savent que ses boutades et ses ostentations cachaient un cœur d'or et un humour qui aimait à se lâcher. Même quand il croula sous les honneurs, il n'en fut jamais dupe. Il savait les êtres. Dans *Les grandes Familles*, par exemple, il traça une peinture au vitriol des mœurs d'une société obsédée par l'argent et le pouvoir. Car, derrière les formes de la respectabilité, il a vite perçu la cruauté, voire le tragique de la vie sous le soleil de Satan : un fils poussé au suicide ; une orpheline qu'on abandonne quand elle compromet une vie de mondanités à Monte-Carlo ; la méchanceté délabrée de vieux monstres gâteux et vaniteux. Maurice Druon disséqua nos faillites. Il fut un moraliste, à la manière des plus éminents classiques.

D'où son obsession de la langue, qu'il sentait assaillie, souillée, appauvrie : sa vie et son œuvre trouvèrent leur unité dans une défense et illustration de la francophonie. Là encore, quelques laxistes ont crié à l'archaïsme. Mais il s'agit tout au contraire de sauvegarder un usage qui nous relie, par l'étymologie, à nos racines (verticalement, si l'on ose dire), et qui, plus encore, fait partager au

monde, horizontalement, notre art de penser, notre droit, nos valeurs. Il aimait à citer les reproches de Bossuet au Dauphin – « Vous parlez contre les lois de la grammaire ; alors vous mépriserez les préceptes de la raison. Vous placez mal les paroles ; alors vous placerez mal les choses ». Du barbarisme à la barbarie, il n’y a qu’un pas. Jean Cocteau le formulait de façon plus abrupte : « Le drame de notre époque, c’est que la bêtise s’est mise à penser. » Refuser que le Français soit malaxé dans une novlangue globalisée, c’est encore résister contre ce qui nous affadit et nous banalise. Dans son discours de réception à l’Académie française, il eut ce mot si juste : « la civilisation est d’abord un langage ». Il cultiva donc, selon un de ses titres, « le franc parler », avec la polysémie de cet adjectif qui mêle français et franchise - si j’ose dire les Francs et les affranchis.

Aussi bien ne cessa-t-il jamais d’être un franc-tireur, justement. Il rudoyait les fâcheux et persiflait sans ménagement face aux aberrations. Il n’oublia guère qu’à Londres, quand il avait 24 ans, il anima un programme à la BBC intitulé « Honneur et Patrie ». Ce titre de stèle funéraire, paradoxalement, a donné sens à une sorte de scène primitive qui fut l’impulsion de sa vie. S’il était parfois polémique et pourfendeur, ce fut pour ne pas déchoir de ces premiers élans. Mais là encore, rien de sottement cocardier, de purement réactionnaire. Quel contresens ce serait de voir en Maurice Druon un nostalgique ! Il disait simplement qu’ « une tradition est un progrès qui a réussi ». Voyez comment dans ses *Lettres d’un Européen*, publiées initialement durant la guerre, il avait d’emblée pris parti pour une Europe des Nations, avec monnaie unique et suppression des frontières.

Cette prophétie prouve que le « chantre national » qu’admirait Pompidou fut une intelligence ouverte et anticipatrice. Jamais il ne rompit avec le progrès, dès lors qu’il ne s’asservissait pas à la bêtise ou à la vulgarité, créant par exemple le Centre national des Lettres, semant dans le territoire français des Centres d’action culturelle, mettant en place les orchestres nationaux de région, rénovant

la Comédie française. De même, Quai Conti, il ouvrit la Coupole à des figures de l'espace francophone, tel Senghor, tout comme il persuada quelques phares de le rejoindre, tels Fernand Braudel, Georges Duby ou Claude Lévi-Strauss.

Il fut, dans cette longue période, un monument national. Il en jouait, avec grandeur et théâtralité, acceptant les honneurs, morigénant les décadences, s'exposant sans vétilier. Dans cette abbaye de Faize, ruines du 12<sup>ème</sup> siècle que Madeleine et lui ont restaurées aux milieux des vignes du Libournais, on vit toutes les célébrités défiler, jusqu'à Vladimir Poutine - il est vrai qu'en Russie, Maurice Druon est une *star*. Des souverains, des princes, des présidents, les plus grands artistes s'honoraient d'être de ses intimes. Une sorte de fraternité le liait au roi du Maroc. Mais s'il côtoya tous les grands de ce monde, il continua à sonner la trompe de chasse pour appeler ses amis à table. Cet hôte généreux ne faisait pas de hiérarchie. Sa convivialité était simple et joyeuse. Il avait trouvé là son havre de repos, entouré de livres et d'œuvres d'art. De sa fenêtre, il veillait sur ses chevaux dans leur pré. Sur son bureau, une photo du général de Gaulle, certes, mais aussi celle de son chat, juché sur son épaule.

Mais, enfin, nous voici rassemblées autour de cette plaque à son nom, au cœur de ce Paris qu'il aima. Je cite : « Paris a mon cœur dès mon enfance. Je ne suis Français que par cette grande cité, grande surtout et incomparable en variété, la gloire de la France et l'un des plus nobles ornements du monde ». Madeleine et lui n'habitaient pas loin de ce square. Mais, de toutes manières, c'est ici qu'il fallait qu'il fût honoré, devant ce parvis de Sainte Clotilde. Je vois un signe dans le choix de ce lieu médian : il s'ouvre sur un jardin où retentissent les échos des cris d'enfants et il jouxte le saint silence d'un édifice consacré. Maurice Druon était sur ce chemin de crête, arpentant les immenses allées de l'aventure humaine, entre terre et ciel. Sa foi en l'humain ne rompit pas, car il voyait l'homme comme une créature qui ne se réduisait pas à sa matière, « demi-dieu fragile et menacé », disait-il. Il eut le culte de l'esprit. Il écrivit quelque part que

« l'humanité retrouverait son salut quand elle se serait remise à construire des temples. »

On sait combien il fut fasciné par le destin du Cardinal Lustiger. Comme cet illustre converti, Maurice Druon était un ardent et un multiple, un conciliateur de nos origines duelles. Malgré les apparences, il sentit à chaque instant la vanité des choses, comme son *Alexandre le Grand*, allant toujours plus avant vers l'Est sans pouvoir s'arracher à son âme macédonienne. Face aux fêlures premières, au père suicidé notamment, il préféra le sursaut, « la force qui va », comme dit Hugo, dont il épousa une autre formule : « aimer c'est agir. » Le verbe de Maurice Druon nous invita à ce même dépassement. Il nous hissa au-dessus de nous, attira notre regard vers le haut, déchira les ombres. Il allait répétant qu' « il n'y a d'intérêt à vivre que si l'on se dévoue pour des choses qui vous dépassent. »

Son amour du monde ne fut pas une flamme mais une forge. Son nom, ici gravé, nous le rappellera pour toujours.

Xavier Darcos,  
*de l'Académie française,*  
*Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences morales & politiques*